



# Les Textes

de Profession Banlieue

INTERVENTION DU 6 JUIN 2013

JUIN  
2013

CHARLES DI, psychologue clinicien\*

POUR LE RÉSEAU D'ÉCOUTE, D'APPUI

ET D'ACCOMPAGNEMENT DES PARENTS DE LA SEINE-SAINT-DENIS.

## Parents d'ailleurs venus ici, enfants d'ici venus d'ailleurs



Dessin Charles Di, juin 2013.

### Exorde

« Lorsque la socialisation des enfants ne se passe pas bien, les principaux protagonistes, à savoir les familles et les professionnels, se renvoient mutuellement la faute. On entend alors facilement parler de parents démissionnaires ou de professionnels incompetents. Cela, bien évidemment, n'arrange pas les interactions, encore moins les problématiques de l'enfant. À partir de là, on peut se poser la question de savoir comment aider les familles et les professionnels à penser et à agir ensemble l'éducation des enfants. Un sujet d'autant plus important lorsqu'il s'agit de familles migrantes. »

« Notre hypothèse est que de nombreux problèmes qui déchirent les familles ou opposent les professionnels et les familles dites migrantes, au détriment de l'épanouissement des enfants, s'enracinent dans ce que j'appelle rupture, absence ou défaut de reconnaissance mutuelle. »

La non-reconnaissance mutuelle dessert la scolarité de l'enfant.

« Le conflit (...) entre les préjugés familiaux et les exigences scolaires abolit d'un seul coup l'autorité à la fois des parents et des enseignants (...). La raison en est que chaque enfant recherche instinctivement des autorités pour le guider dans le monde dans lequel il est encore un étranger, dans lequel il ne peut s'orienter lui-même par son propre jugement. Dans la mesure où les parents et les enseignants lui font défaut en tant qu'autorité, l'enfant se conformera plus fortement à son propre groupe et, dans certaines conditions, le groupe des pairs deviendra son autorité suprême. »

Ainsi parlait dès 1959 Hannah Arendt, évoquant la désagrégation des écoles aux États-Unis dans son ouvrage publié en France sous le titre *Réflexions sur Little Rock* (cf. bibliographie).

\* Psychologue clinicien, docteur en psychologie, professeur certifié de philosophie, chargé de cours à l'Institut de psychologie de l'université de Paris V – René-Descartes et à l'université d'Angers.

**Sommaire**

<b>1. Le poids de l'environnement</b> .....	<b>3</b>
<b>2. La migration</b> .....	<b>4</b>
Les ruptures pluriformes.....	5
Culture, migration et parentalité.....	7
Les rapprochements spontanés.....	8
<b>3. Le triangle paradigmatique</b> .....	<b>9</b>
<b>4. Les maladies de la reconnaissance</b> .....	<b>11</b>
L'altérité .....	11
L'ethnocentrisme.....	11
L'assimilation.....	11
CONCLUSION. <b>La reconnaissance mutuelle</b> .....	<b>12</b>
ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES CITÉS PAR L'AUTEUR .....	13

*Axe de pensée : le complémentarisme*

« Cela oblige à orienter nos réflexions autour de la question de la reconnaissance mutuelle en vue d'une action conjugquée, gage de réussite efficace autour de l'éducation de l'enfant. C'est cette question que nous voulons aborder à partir du complémentarisme<sup>1</sup> se nourrissant de l'ethnopsychanalyse. »

Tous les enfants aiment leurs parents, veulent être aimés d'eux et protégés par eux. Tous les parents aiment leurs enfants et les protègent. Comment, dans une culture ou dans une autre, appelle-t-on aimer et protéger son enfant? Il s'avère que cela n'est jamais pareil. Dans une logique complémentariste, il faut tenir compte de la pratique dans la culture d'origine et du point de vue de chaque individu; chaque enfant aspire tout simplement à être aimé et protégé de ses parents.

Cela est bien appréhendé avec l'approche ethnopsychanalytique, qui consiste à regarder ce qu'un enfant ressent du simple fait qu'il est un petit homme en développement, et ce qu'il ressent du fait d'appartenir à une culture où on lui apprend à sentir certaines choses différemment d'une autre culture. La psychanalyse explore les phénomènes intrapsychiques et l'ethnologie les phénomènes culturels.

Ce sont deux des outils utilisés pour appréhender ce qui se passe entre les parents qui viennent d'ailleurs et leurs enfants qui sont ici. Il n'y a pas de recettes, pas de savoirs. Mon propos est uniquement une lecture parmi plusieurs autres formes de lecture.

Que se passe-t-il lorsque l'on est parent, que l'on vient d'ailleurs et que l'on a des enfants qui, eux, sont d'ici? Est-on parent partout de la même manière? Aime-t-on partout de la même manière? Certaines manières d'être parent sont-elles supérieures à d'autres? Ou bien, n'y a-t-il simplement que des manières différentes d'être parent, qui correspondent à un environnement? Lorsque cette manière d'être parent sort de cet environnement, elle perdrait toutes les significations qui donnaient sens aux actes parentaux. Si tel est le cas, comment faire pour que ceux qui savent être parents dans leur lieu d'origine puissent, transportés ailleurs, continuer à être parents dignement, sans se sentir disqualifiés, sans se sentir persécutés, sans se sentir méprisés et en se sentant reconnus? Et comment faire pour que, eux aussi, puissent reconnaître l'action des professionnels? Parce que, dans ce monde, on ne peut plus s'enfermer dans sa bulle ou prétexter que la faute, c'est l'autre.

1

**LE POIDS DE L'ENVIRONNEMENT**

La manière d'être parent est fonction de l'environnement dans lequel l'enfant que l'on était a grandi.

*Exemple.* Monsieur Fall est arrivé en France il y a cinquante ans. Ses collègues plus jeunes peuvent penser qu'il connaît la culture française ainsi que ses enfants, puisque ces derniers, qui ont presque leur âge, sont nés en France. Quand Monsieur Fall est arrivé en France, il vivait avec ses parents, qui lui ont enseigné la manière dont on éduque en Afrique. Lui-même, devenu père, enseigne à ses enfants ce qu'il a vu son père lui enseigner, parce que c'est la seule manière qu'il ait apprise. Il est donc complexe de penser les univers culturels qui habitent les migrants, qu'ils soient primo-arrivants ou descendants de ces derniers.

<sup>1</sup> Regarder une question d'un point, prendre une autre position pour regarder la même question et tirer des leçons de ce que les deux points enseignent.

Exemple. Anne-Marie a 68 ans et elle était institutrice. L'histoire se passe quand elle a 64 ans. Elle raconte : « J'ai rencontré une femme qui était voilée jusqu'aux yeux et qui m'a dit qu'elle cherchait du travail depuis longtemps mais qu'elle n'en trouvait pas. Et je lui ai répondu : "J'espère que, voilée comme tu es là, tu ne trouveras pas de travail." »

Anne-Marie, il y a plus de cinquante ans, avait décidé de s'installer à La Courneuve, dans les bidonvilles où, à l'époque, les ressortissants africains étaient parqués, notamment ceux d'Afrique du Nord, qui pensaient rentrer dans leur pays et qui, de fait, n'y sont jamais rentrés. Anne-Marie avait choisi d'aller travailler avec eux. C'est une femme qui prenait tous les risques chaque fois que l'humanité était menacée, du simple fait de sa différence culturelle, quitte à se mettre hors-la-loi. On ne pouvait pas penser un seul instant qu'Anne-Marie était raciste. Mais ce jour-là, elle dit quelque chose qui peut facilement être qualifié de raciste.

L'exemple d'Anne-Marie ci-dessus sous-entend deux choses :

- tous les individus sont susceptibles d'être ethnocentriques, car ils perçoivent le monde avec les yeux de leur culture, de leur éducation et de leurs valeurs. Si l'on dit : « *Chez moi, on ne mange pas avec une fourchette* », cela suppose qu'ailleurs cela peut être différent. Mais si on dit : « *On mange avec une fourchette* » et que l'on pose ce fait comme une vérité absolue, c'est une déclaration de guerre vis-à-vis de celui qui fait différemment ;
- d'un autre côté, Anne-Marie n'est pas raciste, car sa réaction s'inscrit dans une histoire plus longue. Pour l'illustrer, prenons un autre exemple, celui de la carte bancaire. En 1960, les femmes n'avaient pas le droit d'ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation de leur mari. Elles ont obtenu ce droit en 1965, grâce à leurs mères et grand-mères qui se sont battues pour ce droit. Ce petit acte aujourd'hui, qui consiste à ouvrir un compte bancaire, est donc vieux de toutes les luttes que les femmes françaises ont menées pour conquérir des libertés individuelles. *Idem* pour le droit de porter des pantalons dans les lieux publics.

En fait, le port du voile a réveillé chez Anne-Marie le souvenir de toutes les luttes menées par les femmes pour obtenir la liberté dont bénéficie aujourd'hui une petite Française. Avorter, mettre un pantalon, ouvrir un compte bancaire... sont la résultante d'une action plusieurs fois centenaire. Et lorsqu'un acte, comme ici le port du voile, ou des mots viennent annuler cette histoire, cela peut provoquer une résurgence incontrôlable.

Chacun de nos actes s'enracine donc dans une histoire profonde. Ce qui est vrai ici, est vrai ailleurs. Ainsi, l'acte de cette femme qui met le voile est enraciné en elle avec la même profondeur. Le vol de Dakar à Paris dure au maximum cinq heures. En cinq heures de vol, cette femme peut-elle changer une histoire plusieurs fois centenaire ? La violence est là. Autant on peut accepter que la répulsion vis-à-vis d'un acte, d'une situation, exprime l'enracinement historique qui est en nous, autant il n'est pas toujours facile de comprendre que l'autre a aussi la même profondeur d'enracinement des actes en lui.

## 2

### LA MIGRATION

Qu'est-ce que la migration introduit dans tout cela ? Elle bouleverse.

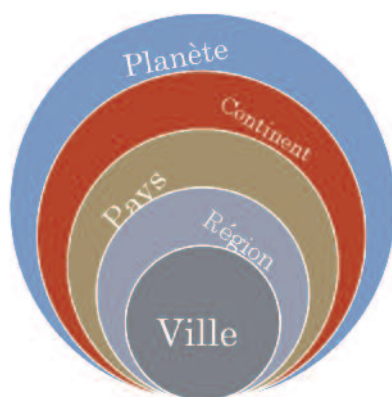
Deux personnes sont à la même table alors qu'elles sont habitées par des histoires différentes plusieurs fois enracinées en elles. Comment vont-elles se débrouiller ? Ne vont-elles rien pouvoir faire ensemble ? L'anthropologue fran-

çais Maurice Godelier enseigne que l'altérité n'est jamais radicale. Entre l'autre et moi existe toujours une passerelle. Et ce sont ces passerelles qu'il faut trouver pour éviter des conflits de cultures, sortes de « déclarations de guerre » involontaires.

Jean-Paul Sartre disait qu'« *autrui est l'autre moi qui n'est pas moi* ». Il y a donc des choses que chacun peut partager avec autrui. Toute la démarche consiste à repérer ce que les deux ont de semblable, afin qu'ils construisent ensemble un nouveau projet pour se trouver.

La migration introduit une discontinuité dans plusieurs registres, mais comment la définir ? Elle recouvre plusieurs dimensions.

### La migration géographique



Un individu peut migrer d'une planète à une autre. Il peut quitter la Terre et aller sur Mars, c'est une migration ; il peut aller de Neptune à Saturne, c'est aussi une migration. Mais, à l'intérieur de la planète, il peut aussi migrer vers des continents différents, passer de l'Asie à l'Europe ou à l'Afrique. Mais il peut également migrer à l'intérieur d'un pays : de la Corse pour Lille, c'est également un grand voyage. La preuve en est, l'hymne national est attaché à certains qui à l'époque étaient des Marseillais, aujourd'hui tous Français. On peut migrer à l'intérieur d'une région, par exemple en Île-de-France ; des Hauts-de-Seine vers la Seine-Saint-Denis, il s'opère un vrai changement. C'est le cas également à l'intérieur d'une ville : du XVI<sup>e</sup> ou du VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris vers le XVIII<sup>e</sup>, ce sont trois kilomètres à vol d'oiseau, mais on peut se sentir plus à l'étranger que si l'on avait fait 12 000 kilomètres pour rejoindre New York ou Vancouver !

### Les ruptures pluriformes

Ce n'est donc pas la migration géographique qui pose problème, c'est la distance psychologique, la distance culturelle. Pour ceux qui viennent des pays d'ailleurs et qui arrivent ici, la migration entraîne des ruptures sous plusieurs formes : des déracinements, des pertes, des deuils. Ils se séparent des êtres chers – les oncles, les tantes, les amis d'enfance... –, tout cet environnement humain qui aidait à se sentir à l'aise est perdu. Ils sont plongés dans un environnement où ils sont étrangers et où ils ont le sentiment que tous les autres se connaissent.

La migration introduit une rupture vis-à-vis de ce dont on est familier. En Afrique, quand quelqu'un demande son chemin, on lui répond de prendre à droite après la septième colline et de virer juste à gauche après le baobab. C'est

simple de se repérer. Mais en France, les repères sont différents. En Afrique, toujours, le soleil du matin indique qu'il va faire chaud. Mais ici, ce n'est pas le cas. Les repères géographiques, les repères humains, les saveurs, tous les repères changent avec la migration !

La culture aussi est soumise à des changements. Selon l'anthropologue britannique Edward Burnett Tylor<sup>2</sup>, la culture peut se définir comme le mode de vie global d'un peuple. La culture est acquise, elle n'est pas innée, elle est transmise de génération en génération. En outre, si l'on a souvent l'impression que la culture est statique, elle est en fait dynamique, elle perd certains éléments et en engrange de nouveaux. Mais le processus est si lent qu'on ne le perçoit pas facilement. C'est parfois à l'échelle de plusieurs générations.

En résumé, on peut affirmer que : un, la culture est acquise ; deux, elle est transmise ; trois, elle est dynamique.

La culture sert à donner des réponses adaptées aux situations nouvelles, elle sert à anticiper, mais la migration introduit une rupture qui gêne l'anticipation. La manière de se saluer est un bon exemple : en Afrique, on se serre la main, on se secoue l'épaule, on se donne l'accolade croisée, on s'étreint, on salut tout le monde, ici non. On ne salue pas les personnes que l'on ne connaît pas, ou on dit simplement bonjour. Ici on embrasse, parfois c'est une bise, parfois deux, ou trois, voire quatre... Il est difficile de comprendre du premier coup qui on salue ou pas. On ne sait pas s'il faut ou non saluer quand on entre dans un taxi, dans un lieu public, dans le métro...

La migration introduit, dans ses déracinements, des pertes des êtres chers, des repères, la culture n'est pas la même, les codes ne sont pas les mêmes.

Au-delà de ce déracinement des repères, des cultures, il y a aussi les personnes qui viennent d'ailleurs et qui sont ici, ceux qui vivent entre deux, coupés de deux cultures. Le sociologue Abdelmalek Sayad<sup>3</sup> parlait de la double absence. Il disait que le migrant est doublement absent : absent dans son pays d'origine, parce qu'il n'est plus intégré dans les décisions familiales, dans les projets de mariage, les décès, les anniversaires ; il n'est plus présent. Mais il est aussi absent ici, parce qu'il n'est pas dans l'échiquier des responsabilités, il est la minorité visible du fait de la couleur de sa peau, mais aussi invisible dans l'échiquier des responsabilités, ce n'est pas lui qui est choisi. Il vit un ensemble de situations qui font qu'il est absent là-bas et ici. Finalement, il est absent partout.

Jean-Claude Métraux<sup>4</sup> évoque à ce propos la double marginalisation. Mais on peut aussi la nommer double présence. Ainsi, quand un événement se passe là-bas et que cela nécessite une contribution – un malade, un enterrement, des frais de scolarité, etc. –, l'émigré est tenu d'être présent là-bas en cotisant.

**Exemple.** Un billet d'avion pour venir d'Afrique en France coûte parfois 1 500 euros. Et le salaire d'un haut fonctionnaire en Afrique est de 450 euros. Son salaire ne suffit pas pour envoyer son enfant en France. Il prend un crédit, toute la famille se cotise. L'oncle vend ses terres, la tante ses brebis, l'autre sa cacaoyère, toute la famille fait un effort parce qu'elle estime qu'il faut investir sur celui qui a de bons résultats scolaires. Et peut-être fera-t-il de grandes études et pourra-t-il aider à son tour. Tous ceux qui sont venus ainsi sont débiteurs et obligés d'être présents là-bas, pour toutes les occasions. Mais en même temps, l'émigré doit construire sa vie ici, passer ses examens quand il est encore étudiant, travailler, construire sa maison ici et

<sup>2</sup> Edward Burnett Tylor (1832-1917), auteur de *Primitive Culture*, est le premier anthropologue à aborder les faits culturels avec une visée générale et systématique.

<sup>3</sup> *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Le Seuil, 1999.

<sup>4</sup> In *La Médiation, entre tradition et modernité familiales. Le défi de la médiation pour tous, par une prise en compte des modèles familiaux, des valeurs et des cultures*, Presses universitaires de Louvain, 2010.



ailleurs. Il lui faut être doublement présent. On ne se rend pas compte à quel point ces personnes peuvent être sollicitées, au risque d'en oublier certaines questions, certains rendez-vous.

## Culture, migration et parentalité

Finalement, la migration introduit des discontinuités dans les repères culturels qui construisent un parent, et cela crée des problèmes aux enfants. C'est quoi être parent? Il y a dix mille manières d'être parents. Le sociologue et anthropologue Marcel Mauss évoquait déjà dans les années 1930 des gens à berceaux et des gens sans berceaux. On ne porte pas les enfants de la même manière partout. Comment les porte-t-on en Occident? Dans les poussettes. Ailleurs ce sera sur le dos; au Maroc et en Australie, sur le ventre. On voit qu'il y a plusieurs manières de porter le bébé. Le problème se pose lorsque le professionnel doit accompagner une mère et son bébé. Que peut-il lui dire? Qu'on le met dans la poussette parce que c'est ce qu'il a appris, ou qu'elle peut le porter comme elle le fait? Et la question se posait déjà avec la naissance. Lorsque l'enfant va naître, les parents lui préparent une chambre, un lit. Mais quand une femme qui vient d'avoir un enfant dit au professionnel qu'elle dort avec son bébé, qu'est-ce que cela provoque en lui? La peur qu'elle ne l'écrase, le sentiment que ce n'est pas bien, car ils sont alors trop fusionnels. L'enfant a besoin d'autonomie, de son lit, de sa chambre... Comment ces propos vont-ils être entendus par cette mère?

Ce n'est pas simple, car chacun voit le monde à travers les yeux de sa culture. Ainsi, c'est bien quand c'est bien dans sa culture, c'est juste quand c'est juste dans sa culture. Mais ma culture est-elle la culture de tout le monde? Ma culture a-t-elle la légitimité d'être LA culture? Est-on en capacité d'accepter d'autres cultures à côté de la sienne? Pour les travailleurs sociaux se pose donc une exigence qui est celle d'ouvrir ce que l'on pourrait appeler la case « autrement ». On porte les bébés autrement, on allaite les bébés autrement, on aime les bébés autrement, on couche les bébés autrement. C'est quoi autrement? Autrement, c'est autrement. Autrement n'est pas faux, autrement n'est pas juste, autrement n'est pas bon, autrement n'est pas mauvais, c'est tout simplement autrement. C'est le début de la communication avec l'autre, c'est le début de la reconnaissance de l'autre.

Un très beau texte intitulé *L'Impérialisme culturel* montre ce que produit une culture qui se pense supérieure aux autres : « Au niveau international, les relations culturelles, comme les relations économiques, sont encore trop souvent caractérisées par la domination, la dépendance, l'hégémonie, la détérioration des "termes de l'échange", en un mot par l'"impérialisme culturel"<sup>5</sup>. »

Tel acte, telle pensée sont-ils bons ou mauvais? Là n'est pas la question! C'est *autrement*. Là-bas c'est comme ça, ici autrement. Peut-on continuer à agir comme on agit là-bas? Mais il n'y a pas que les actes posés par les individus, il y a aussi le contexte dans lequel ils vivent: le contexte légal, le contexte d'une nation. Peut-on continuer à taper son enfant, par exemple, comme on tape dans son pays d'origine parce qu'on a été élevé ainsi? Plutôt que de dire « *tu tapes ton enfant, on va te le placer* », il faut amener les personnes à percevoir que leurs outils éducatifs ne sont pas médiocres mais qu'il faut les adapter, qu'ici c'est autrement. Lorsque l'on a des parents d'ailleurs qui viennent ici, il y a une manière de s'entretenir avec eux sans qu'ils se sentent persécutés, méprisés, sans déclarations de guerre. Il ne sert à rien de dire: « *Si tu tapes ton enfant, c'est maltraitant, c'est violent.* »

<sup>5</sup> Mohammed Reza Djallili, in *Le Monde diplomatique*, mars 1977.

Exemple de contexte volontairement décalé. Imaginons que, durant le mois de juillet, un groupe de personnes ayant l'habitude de se réunir se retrouvent à La Baule pour une réunion. Personne ne verra d'objection à ce qu'ils se retrouvent en maillots de bain sur la plage après la réunion. Mais serait-il envisageable qu'ils se retrouvent pour travailler dans une institution en maillots de bain ? Pas vraiment !

Le même groupe est donc à La Baule et l'église est de l'autre côté de la route qui borde la plage. Comme c'est dimanche, le groupe, composé de chrétiens, de musulmans ou de juifs, peu importe, sort en maillots de bain de la plage et court dans l'église en maillots de bain. Est-ce possible ?

Les pratiquants qui sont à l'église les voient en maillots de bain sur la plage sans problème et ceux qui sont en maillots de bain dans l'eau voient les pratiquants à l'église sans problème non plus ! On comprend donc que le maillot de bain en lui-même ne pose pas de problème. Ce qui pose problème c'est le contexte, c'est l'endroit où l'on met le maillot de bain.

Ainsi, telle façon de faire fonctionne dans tel contexte, mais hors de ce contexte, elle n'a plus de sens.

L'outil éducatif n'est pas un problème en soi. Mais on pourrait dire : « *C'est peut-être comme ça que vous éduquez chez vous, ici c'est autrement.* » Quand on parle ainsi à quelqu'un, il ne se sent pas persécuté – car chacun détient des ressentiments inhérents à son histoire.

### Les rapprochements spontanés

La migration induit également une autre dimension : les rapprochements spontanés à sa communauté d'origine.

Ainsi, lorsqu'une personne de son pays d'origine est accusée, lorsqu'une pratique de culture est décriée, on se sent attaqué. Lorsque l'on dit, par exemple, que taper son enfant est maltraitant, les personnes issues des cultures où cela se pratique peuvent se sentir jugées et même attaquées. La manière dont les propos sont tenus blesse notre susceptibilité, on se sent persécuté, parce que ce n'est pas simplement la façon d'éduquer chez soi qui est visée, c'est aussi notre éducation, nos parents, donc nous-mêmes. En une fraction de seconde, cela réveille en nous une multitude de sentiments !

En interaction dialogique, ce qui est d'abord réveillé, ce sont les blessures. Quand on critique une manière de faire, l'autre vit cela comme un dénigrement de sa culture, de son savoir. Une façon d'éviter ces réactions spontanées, c'est d'amener la personne à réaliser que son outil n'est pas critiquable en tant que tel et à le contextualiser. Taper n'est pas en soi mauvais : ici c'est interdit, ailleurs c'est autorisé. Quand on contextualise, on amène la personne à réaliser que, sortie de son contexte, cela peut créer d'autres effets que ceux produits dans le contexte.

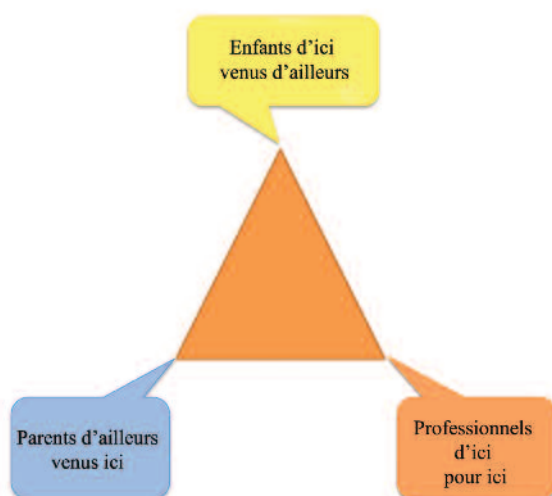
Un père africain tape son enfant dans un contexte africain, au sein d'une communauté africaine où l'oncle peut intervenir pour temporiser. Ici, les parents sont tout seuls pour faire face à leur colère qui monte. Les enfants ne sont plus les enfants du Cameroun, ou d'Algérie... les parents ne peuvent donc plus les traiter comme tels. Ils doivent apprendre à être parents comme on est parents en France. Ce sont ces modifications qui amènent les individus à pouvoir changer leur comportement sans se sentir discrédités, humiliés, dévalorisés.

À l'école, le parent veut la réussite de son enfant, le professionnel et l'État aussi. Sauf que si la poursuite de l'objectif s'engage avec des propos qui sonnent pour les uns comme une déclaration de guerre, celui-ci disparaît, alors que tout le monde vise la même chose.



## 3

## LE TRIANGLE PARADIGMATIQUE



Les parents d'ailleurs venus ici et les enfants d'ici venus d'ailleurs posent un problème d'articulation. Quand on éduque, on le fait en fonction du modèle appris. Dans certains coins d'Afrique, l'enfant est éduqué à être un être de communauté : il aime ce qui plaît à sa communauté. Il épousera donc une femme qui conviendra à la communauté et il l'aimera parce qu'elle convient à la communauté. Il éduquera son enfant à aimer ce qui va être utile, ce qui va plaire à la communauté. En Occident, on enseigne que le sujet doit être libre de toute contrainte, il doit faire des choix, ce n'est pas ce qui plaira à sa mère, à son père, à son oncle qui sera son choix. En ce sens, chaque culture éduquera un enfant à aimer selon les valeurs de cette culture. C'est le poids de la culture.

Mais ces différences ne sont pas en elles-mêmes un problème. Elles deviennent un problème lorsque les personnes les instrumentalisent. Tous les individus sont différents, même des jumeaux sont différents, on ne peut donc pas prétexter une proximité du simple fait qu'on a la même couleur. Les signes externes apparents ne disent pas grand-chose de la proximité des esprits.

Les enfants que l'on éduque le sont avec les modèles d'ici pour les personnes d'ici. Et les professionnels d'ici sont formés ici pour les personnes d'ici, pour la culture d'ici. Les professionnels et les institutions d'ici pour ici doivent former les petits de parents venus d'ailleurs, sauf qu'ils ne prennent pas en charge les parents d'ailleurs qui sont venus ici avec la façon d'être parents ailleurs dans leurs bagages. Ces derniers seront avec leurs enfants comme on est parents ailleurs. Entre les parents d'ailleurs venus ici et les enfants d'ici venus d'ailleurs, c'est un mouvement contraire. À quelles conditions vont-ils pouvoir se rencontrer pour éviter les explosions ? Si l'on ajoute le rôle du professionnel qui a une vision d'ici et des valeurs d'ici, la situation se complexifie davantage.

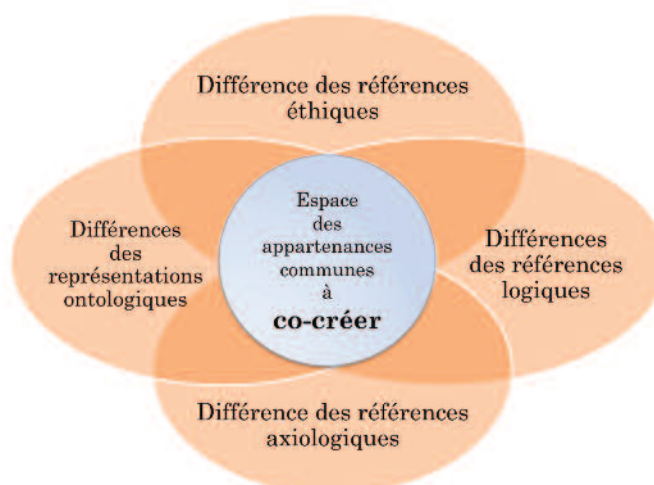
Il faut donc construire un triangle paradigmatique, c'est-à-dire un triangle modèle où les enfants d'ici venus d'ailleurs sont entendus comme des enfants d'ici avec les valeurs d'ici, mais aussi comme ayant des valeurs d'ailleurs. Ce sont des enfants métis.

L'exemple du petit ami est assez illustratif. Un père africain raconte lors d'une consultation que sa fille qui a 18 ans, née et élevée en France, a une amie française blanche qui un jour a dit à sa maman qu'elle avait un copain. Ce à quoi sa

mère a répondu qu'elle voulait le voir. Mais la fille du parent africain sait que son père lui a toujours dit qu'elle allait se marier au pays. Ce père, vraisemblablement, ne semble pas reconnaître la dimension occidentale de sa fille. Le non-dit subsiste, jusqu'au jour où sa fille lui dit: « *Papa, je ne supporte plus le mensonge, j'ai donc décidé de partir.* » Si c'est pour aller pas trop loin, c'est mieux, mais, parfois, c'est pour ne plus revenir. « *Mais si tu m'avais dit, ma fille... – Non, si je t'avais dit, tu ne m'aurais jamais comprise.* » Il faut que le papa reconnaisse que sa fille n'est plus du pays d'origine, qu'elle est d'ici, même si elle vient d'ailleurs, il faut également que la fille sache que son père n'est pas d'ici, qu'il vient d'ailleurs. Il faut prendre en compte cette complexité existentielle et en faire un objet de réflexion, pour éviter qu'il ne se traduise que par des passages à l'acte.

Finalement, la migration introduit de nouvelles valeurs. Ce n'est pas simplement le fait de ceux qui viennent d'arriver. Faire et élever des enfants en migration relève en soi d'une véritable gageure. Naître et grandir avec des parents migrants est un défi, les enfants étant bien souvent perdus entre la culture des origines et la culture d'ici. En France, au Japon, en Afrique, partout dans le monde, les individus de générations différentes ont des discontinuités. Mais les parents migrants, en dehors du conflit de génération, sont aussi dans un conflit de culture.

### Espace des malentendus, espace des chevauchements



Les parents et les enfants partagent un espace dans lequel personne ne se retrouve: les uns sont d'hier et de là-bas, les autres sont d'aujourd'hui et d'ici. On peut donc s'imaginer qu'entre les parents d'ailleurs venus ici et les enfants d'ici venus d'ailleurs, la tâche n'est pas simple. Cet espace est une menace, c'est un espace de « turbulations ». C'est en son sein que les souffrances psychiques ou les troubles de la scolarité, par exemple, peuvent se construire.

L'autre est différent mais il n'est pas radicalement différent, certains points sont communs à tout un chacun. Les valeurs ne sont pas les mêmes, il y a donc déjà nécessité d'un ajustement pour éviter les incompréhensions et les projections désastreuses. Il faut apprendre à comprendre la Culture (avec un grand C) et la culture (avec un petit c). Ainsi, chaque peuple place et déplace les bornes de ce qui est normal chez lui. Il faut en tenir compte. Quand on est deux ensembles, quelle sera la variable d'ajustement? Il va falloir s'ajuster à l'autre, au contexte et à soi-même. C'est là le vrai travail.

## L'altérité

Si ce travail d'ajustement n'est pas fait, on génère « la maladie de la reconnaissance », c'est-à-dire la défiance de l'altérité, la peur de l'autre; le « non nous », le « non le même » est immédiatement dangereux. C'est la radicalisation de l'ethnocentrisme. L'ethnocentrisme est cette attitude que l'anthropologue et ethnologue français Claude Lévi-Strauss définissait comme l'idée que l'humanité s'arrête aux frontières de la tribu: les autres ne sont que des singes de terre, des œufs de poux, perçus comme n'ayant pas d'âme. Il faut leur donner un supplément d'âme et d'éducation, tout ce qu'ils font est archaïque et primitif.

## L'ethnocentrisme

Tous les individus sont ethnocentriques. Ne découvrir le monde qu'avec les yeux de sa culture n'est pas un problème en soi. Le problème est de regarder l'autre à travers la grille de valeurs de notre culture. Il faut en être conscient, pour éviter de croire que le jugement que l'on a spontanément est LA vérité. C'est la vérité du point de vue de NOTRE culture. « *Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà* », disait Blaise Pascal. Il n'y a pas une vérité mais des vérités. Il ne faut pas non plus penser que les humains sont radicalement différents. Ce serait du culturalisme.

L'ethnocentrisme est cette attitude qui consiste à vouloir ramener l'inconnu à du connu. Or, toujours ramener l'inconnu au connu fausse la perception. Dans l'imaginaire collectif, la perte d'un parent est forcément douloureuse, mais ce n'est pas toujours le cas dans toutes les circonstances. Il se peut que la mort soit un soulagement pour tout le monde, si la personne était âgée et souffrait beaucoup par exemple. Prétendre que l'on comprend ce que vit l'autre n'est pas véridique. On ne peut pas! Il faut laisser à l'autre le soin de dire ce qu'il vit, c'est lui qui est l'expert de ce qu'il vit, l'autre est un outil d'accompagnement.

## L'assimilation

La maladie de la reconnaissance, c'est également l'assimilation: il faut que l'autre fasse comme on fait chez soi pour que cela ait de la valeur. C'est l'assignation identitaire. À quel moment opère-t-on des assignations identitaires? À quel moment condamne-t-on les autres à ce que l'on pense d'eux alors qu'ils ont envie de se présenter autrement? Selon le sociologue et historien français Pap Ndiaye, chacun d'entre nous a son portefeuille identitaire.

La stigmatisation, l'assignation aux origines mais aussi l'indifférence sont de grandes tentations. Tout le monde a une culture, disait l'ethnologue et psychanalyste Géza Róheim, mais tout individu n'est pas forcément en accord avec tous les éléments de sa culture, comme le souligne l'anthropologue américain Ralph Linton. Ce n'est pas parce que cela fait partie de la culture française que l'on aime forcément le camembert! Il y a des Français qui n'en mangent pas. Laissons le soin aux individus d'être, d'être tout simplement, sans les effacer derrière la connaissance que l'on pense avoir d'eux.



## Conclusion LA RECONNAISSANCE MUTUELLE

Il faut donc sortir de ces relations. Un des moyens est la reconnaissance mutuelle, qui va de l'asymétrie à la symétrie. L'asymétrie est bien illustrée par Jean-Louis Sagot-Duvaurox dans son livre *On ne naît pas Noir, on le devient*<sup>6</sup>. Il a épousé une femme malienne et ils ont un enfant métis. Il raconte que son enfant est rejeté quand il dit en France qu'il est Blanc ; au contraire, en Afrique, quand il dit qu'il est Noir, tout le monde est content. De même, quand sa femme malienne parle un français approximatif ici, il essuie des regards méprisants. Mais quand lui baragouine le bambara, tout le monde est content. Voilà ce que l'on appelle l'asymétrie. La reconnaissance oblige à sortir de l'asymétrie.

Il s'agit pour le professionnel d'être humain, de sortir de la verticalité pour reconnaître que tout un chacun est un être humain et qu'ensemble il est possible de construire un projet commun. Les professionnels doivent toujours se demander si leur regard n'est pas biaisé par leur culture. Cela signifie clairement se décentrer : notre culture n'est plus au centre, elle est une culture parmi tant d'autres. Il faut donc analyser les effets que l'autre produit et ce que cela réveille comme réaction. Ce n'est qu'après avoir fait ce travail de prendre acte de ce qui se joue à l'intérieur de nous que l'on peut donner une réponse adaptée – c'est ce qui s'appelle l'analyse des contre-transferts – pour que, enfin ensemble, on puisse co-construire un projet qui ait du sens.

Car il y a des différences de références éthiques et morales, des différences de références esthétiques, des différences de logiques, des différences de valeurs.

Ce qui signifie que les parents d'ailleurs venus ici savent être parents comme on est parents là-bas, mais ils sont ici. Et les enfants d'ici venus d'ailleurs sont ici comme les enfants d'ici, mais ils ont quand même des logiques de là-bas. Le professionnel d'ici doit composer avec ces différences. Il faut se familiariser avec l'altérité et lui faire bon accueil. Cela ne nous menace pas, c'est un enrichissement. ●

### CULTURE ET MIGRATION

#### L'Être... Parents – Enfants – Professionnels

##### L'Être Parents (modèle d'ailleurs venus ici)

- Élever... soin et protections. – Mais quels soins ?
- Éduquer... modeler en un homme. – Mais quel modèle ?
- Transmettre... des valeurs. – Mais quelles valeurs ?

##### L'Être Enfants (modèle d'ici et d'ailleurs)

- Prendre et apprendre de ses parents
- Prendre et apprendre de ses pairs
- Prendre et apprendre des réseaux d'information

##### L'Être Professionnels (modèle d'ici pour ici)

- Appliquer les techniques apprises en formation
- Former/accompagner vers un modèle de société. – Mais quel modèle ?

<sup>6</sup> Albin Michel, 2004.



ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES CONSEILLÉS PAR L'AUTEUR

- ARENDRT Hannah, *Réflexions sur Little Rock. Responsabilité et jugement*, Payot, 2005.
- DI Charles, MORO Marie-Rose, Conflit de culture dans la constitution de soi, in « L'individu et ses appartenances », *Informations sociales*, n° 145, janvier 2008.
- DI Charles, MORO Marie-Rose, SIMON Amaline, « Une clinique du métissage pour les enfants de migrants », in *Soins pédiatrie-puériculture*, n° 250, octobre 2009.
- HONNETH Axel, *La Lutte pour la reconnaissance*, Cerf, 2002.
- MÉTRAUX Jean-Claude, « Nourrir la reconnaissance mutuelle », *Journal des psychologues*, n° 252, décembre 2007.
- MORO Marie-Rose, *Enfants d'ici venus d'ailleurs*, Hachette, 2004.
- RICCEUR Paul, *Parcours de la reconnaissance*, Stock, 2004.
- SAYAD Abdelmalek, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Le Seuil, 1999. ●